

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 41 (1912)
Heft: 10

Artikel: Sigisbert dans l'antique Rhétie [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il est bon aussi que le maître fasse dire par l'élève ce qu'il sait, par ailleurs que l'enseignement, de l'objet de notre leçon. Il se peut que l'enfant ait sur le sujet dont on va traiter ses idées préconçues, à lui, provenant de ses lectures, de son entourage, de ses observations personnelles, de ses propres réflexions. Ces notions extra-scolaires ont leur valeur. Elles sont souvent incomplètes; il faut les compléter. Elles sont parfois fausses; il faut les redresser. Mais pour les compléter, les redresser, ou les utiliser, il faut les connaître. Et pour les connaître, il faut interroger, inviter les enfants à exposer ce qu'ils savent déjà de ce dont on va traiter.

Le premier moment didactique de la leçon sera donc l'*introduction aperceptrice*. Elle se composera : 1^o de l'indication du sujet; 2^o de la remise en mémoire, par une rapide interrogation, de ce que l'enfant possède déjà sur ce sujet, de par l'enseignement antérieur, de par ses expériences, conversations ou lectures personnelles; 3^o du but précis et particulier de la présente leçon, qui liera celle-ci aux notions connues. Nous aurons parfaitement et ponctuellement obéi à l'axiôme des pédagogues antiques. Nous serons partis du connu pour aller à l'inconnu.

E. DÉVAUD.

SIGISBERT DANS L'ANTIQUE RHÉTIE

(Suite.)

CHAPITRE XIII

Préparatifs d'hiver.

Le pauvre blessé fut considéré comme le quatrième membre de la famille qu'abritait la hutte. Provisoirement, les quatre trouveraient place sous le petit toit, et y vivraient en bonne harmonie! Et la paix régnait dans la maisonnette. Le matin qui suivit la nuit tragique, Sigisbert avait expliqué à ses deux jeunes compagnons qu'il faut faire du bien à tous, spécialement aux pauvres et aux malheureux : ce qu'on leur fait, on le fait à Dieu Lui-même. Colomban avait très bon cœur, et s'acquittait fidèlement de ses devoirs d'infirmier, allant chercher de l'eau fraîche, apportant du lait mousseux, lavant les blessures du nouveau venu qui chaque fois, remer-

ciait chaleureusement. Colomban disait alors : « Ne remercie pas ! Le Père qui est au ciel me le rendra au double. A plusieurs reprises, des larmes brillaient dans les yeux du blessé ; ses plaies se guérissaient peu à peu ; il reprenait des forces et se promenait par ci par là. Par instant, il craignait que Sigisbert ne lui dise : « A présent que tu es entièrement guéri, tu peux continuer ton chemin ! » C'eût été, pour le pauvre homme, la plus douloureuse des blessures. Nulle part au monde, il n'avait trouvé autant d'amour que dans la hutte de la forêt. Autrefois marchand ambulant, il transportait ses ballots, même par dessus la montagne ; mais, depuis la certaine nuit terrible, il n'avait plus aucune envie de continuer son commerce, car celui qui fait de longs voyages peut facilement rencontrer des malfaiteurs.

Le mois d'octobre commença dans de bonnes conditions. Il faisait un temps superbe : le ciel était pur et pendant plusieurs jours, on ne vit pas le plus léger nuage. Rätus avait profité du beau temps pour tirer trois chevreuils, dont la chair et la peau furent soigneusement apprêtées pour le long, long hiver.

Un soir, Rätus examinait le nouvel arc qu'il avait fabriqué pour son arbalète. Son sommeil avait été très agité, la nuit précédente. De bonne heure déjà, il allait et venait sans cesse devant la hutte, dirigeant ses regards vers les montagnes. Sigisbert se trouvait aussi là, assis sur une pierre ; son hôte sortait à ce même instant de la maison avec Colomban. Rätus s'approcha d'eux en disant : « Père Sigisbert, aujourd'hui je désire partir ! » — « Tu veux nous abandonner ? » demanda le vieillard en le fixant dans les yeux. — « Non, non, pas pour toujours ! Aujourd'hui, je voudrais aller... à la chasse au chamois. Hier, j'en ai vu une quantité. Oh ! je t'en prie, laisse-moi aller ! » Tandis que le jeune garçon parlait, Colomban branlait la tête : « Il a la montagne et les chamois dans l'esprit, » dit-il. « n'est-ce-pas, Rätus est trop jeune pour pouvoir chasser des chamois ! » Sigisbert resta silencieux ; mais l'étranger considérait le robuste garçon des pieds à la tête et déclara ceci : « Ce n'est pas le courage qui lui manque, peut-être est-il même trop intrépide ; mais ces flèches légères ne vont pas pour le chamois. Tirer un chamois, hum ! il est presque moins difficile de tuer un ours ! Rätus, plein d'espoir, regardait tantôt Sigisbert, tantôt les sommets. N'avait-il pas,

cependant, encore un désir sur le cœur, et un petit mot sur les lèvres ?

Sigisbert connaissait son Rätus et lui posa la main sur l'épaule : — « Bien, pars ! mais promets-moi de ne pas jouer avec le danger ! Ne risque pas ta vie pour un chamois ! En chemin, prie ton ange gardien. Ainsi donc va, à la garde de Dieu ! Rätus hésitait encore : et le souhait de son cœur, et le petit mot resté sur les lèvres...

— « Eh ! bien, mon garçon, que te manque-t-il de plus ? » demanda Sigisbert.

— « Ces flèches-là n'arrêtent pas le chamois ! » murmura Rätus. « Je devrais avoir une flèche d'acier... Je sais bien... mais... »

— « Allons, explique-toi, » dit le vieillard d'un ton encourageant.

— « Le fer, au bas de ton long bâton... »

Sigisbert et son compagnon ne purent s'empêcher de sourire, mais Colomban lui, resta surpris.

— « Tu auras la pointe de fer de mon bâton. Je n'en ai plus besoin, car je ne gravirai plus de montagne ! » Telle fut la réponse du bon Père Sigisbert. Il prit la hache, enleva la partie inférieure du bâton et la donna au jeune chasseur en lui disant : « Voilà, maintenant va, avec la protection de Dieu ! » Et Rätus partit. De loin encore, l'écho apportait son chant de joie.

Sigisbert désirait parler en particulier à l'étranger ; il avait beaucoup, beaucoup à lui dire et un grand nombre de questions à lui poser. Il envoya le brave Colomban avec ses chèvres, vers le ruisseau.

C'était, pour l'enfant, un travail vraiment pénible que de conduire ses bêtes ; il tenait la plus vieille par la petite corde, car elle était toujours restée un peu craintive comme si elle n'avait pas encore oublié sa vie de liberté dans les montagnes. Mais Colomban était un bon petit gardien, gai et content, comme on n'aurait pu en trouver d'autre dans tout le pays de Rhétie. Les fleurs étaient déjà fanées et l'herbe avait jauni presque partout : il menait les chèvres aux meilleures places qui restaient. Colomban savait que, pendant le rude hiver, l'herbe serait couverte de neige ; c'est pourquoi, après avoir attaché la vieille chèvre à un arbre, il se mit à arracher des touffes de gazon qu'il liait en faisceaux. Pen-

dant les semaines précédentes, il avait porté certainement une centaine des ces petites gerbes dans l'étable, à côté de la hutte, tout cela en vue de la saison rigoureuse.

« Pour aujourd'hui, cela suffit, » dit Colomban en s'asseyant; alors, il se raconta à lui-même le récit sacré des bergers de Bethléem, puis il entonna le cantique que lui avait appris Sigisbert : « Gloire soit à Dieu, au plus haut des cieux et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté ! » Pourquoi Colomban n'aurait-il pas été heureux ! Il n'avait jamais fait de mal. Le sommeil s'empara de lui, il se coucha sur la mousse, s'endormit et rêva sans doute aux bergers de Bethléem.

Rätus avait une journée plus pénible; il ne pouvait et ne voulait pas dormir. Comment s'en trouvait-il, de sa chasse au chamois ? Il avait traversé la forêt plus rapidement que de coutume, s'élevant et s'élevant toujours. Il n'avait pas oublié sa courte prière, mais, comme le disait Colomban, il avait en tête la montagne et les chamois. Ne trouvant pas la flèche assez pointue, le vaillant chasseur chercha, dans le ruisseau le plus voisin, un caillou dur et rond avec lequel il frotta la pointe de fer jusqu'à ce qu'elle fut brillante et bien aiguisée. Puis il s'écria : « Aujourd'hui, cette flèche sera rougie du sang de chamois ! » Et tout en continuant son chemin, il se parla à lui-même : « Ne suis-je pas un méchant, Rätus ? Cependant, je ne veux pas tourmenter les beaux animaux des montagnes. C'est dans un but utile que je chasse et cela est permis, Sigisbert l'a dit. Je n'enlèverai pas non plus la mère à sa chevrette. — Mais, en avant ! il faut marcher longtemps encore. Par ce temps clair, les chamois vont haut, très haut ! »

Sans un arrêt, Rätus grimpe toujours. Halte ! là, sur le rocher, un chamois qui monte la garde, et plusieurs autour de lui, les uns debout, les autres couchés. Rätus avance des pieds et des mains, montant le long d'une petite vallée transversale et pierreuse, s'accrochant aux rochers, s'y écorchant — mais approchant toujours. « Mon arbalète porte à cette distance. » — Il se blottit derrière une pierre, tend l'arc — fuis, pauvre, beau chamois, fuis !...

Trop tard ! La flèche avec sa pointe de fer aiguë volait déjà, à travers les airs, dans la poitrine du chamois à son poste. Le pauvre animal poussa un cri plaintif, fit un saut et

s'affaissa. Les autres bêtes se levèrent en un clin d'œil et disparurent de là. Rätus accourut. « Atteint, atteint ! » Ce fut son cri joyeux. Le sang coulait de la poitrine sur la peau brune et sur les pierres grises. L'animal regarda le chasseur avec de grands yeux battus ; il se souleva encore une fois sur les pattes de devant, s'affaissa de nouveau et fut bientôt sans vie. Rätus retira le fer de la poitrine de la victime ; un ruisseau de sang jaillit de la blessure. Le jeune garçon ne pouvait contenir sa joie de chasseur ; il l'exprimait si vivement que son chant retentissait dans les rochers solitaires.

Mais le retour ! Comment Rätus pourrait-il porter le lourd fardeau jusqu'en bas, à la hutte ? Il n'avait nulle crainte, mais avec son savoir-faire, la joie doublait ses forces. Avec prudence, il transporta le chamois à travers le pierrier en ayant soin que la belle peau ne se déchira pas. Mais le fardeau devenait trop pesant pour l'enfant ; il prit, aux arbres les plus rapprochés, des branches sur lesquelles il coucha la bête et se mit à descendre rapidement la vallée. Au bout d'un moment, il fut obligé de changer de moyen de transport et hissa le chamois sur ses épaules ; celles-ci, toutefois, n'étaient pas de fer. Il s'arrêta et appela de toutes ses forces. Enfin, par bonheur, apparut l'homme dévoué que Sigisbert avait envoyé à la rencontre du petit chasseur. Le brave homme, tout surpris, s'écria : « En voilà, un chasseur ! » Puis il chargea l'animal sur ses larges épaules. Rätus marchait à ses côtés, non sans fierté de son succès et ils arrivèrent bientôt à la hutte. Sigisbert qui n'avait encore jamais vu de chamois ne pouvait assez admirer ce représentant des hautes montagnes. A son tour, Colomban, précédé de son petit troupeau, rentra aussi à la maison. Il se donna à peine le temps de conduire les chèvres à l'étable et de jeter la provision d'herbe dans le fenil, tant il avait été saisi à la vue du chamois.

Il y eut encore beaucoup de besogne jusqu'à ce que la viande et la peau de la victime fussent disposées à une bonne place dans la hutte. Rätus ne se lassait pas de conter ses exploits et Colomban écoutait avidement, en partageant la joie de son compagnon.

L'étoile du soir scintillait déjà sur la sombre forêt. Les quatre habitants de la rustique demeure s'étaient endormis. Quel pouvait bien être le rêve de l'heureux chasseur Rätus ?

(A suivre.)